

**УИЛЬЯМ  
ШЕКСПИР**

LE ROI LEAR

Уильям Шекспир

**Le roi Lear**

«Public Domain»

**Шекспир У.**

Le roi Lear / У. Шекспир — «Public Domain»,

## Содержание

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| NOTICE SUR LE ROI LEAR            | 5  |
| ACTE PREMIER                      | 9  |
| SCÈNE I                           | 9  |
| SCÈNE II                          | 15 |
| SCÈNE III                         | 19 |
| SCÈNE IV                          | 20 |
| Конец ознакомительного фрагмента. | 24 |

# William Shakespeare

## Le roi Lear

### NOTICE SUR LE ROI LEAR

En l'an du monde 3105, disent les chroniques, pendant que Joas régnait à Jérusalem, monta sur le trône de la Bretagne Leir, fils de Baldud, prince sage et puissant, qui maintint son pays et ses sujets dans une grande prospérité, et fonda la ville de Caeirler, maintenant Leicester. Il eut trois filles, Gonerille, Régane et Cordélia, de beaucoup la plus jeune des trois et la plus aimée de son père. Parvenu à une grande vieillesse, et l'âge ayant affaibli sa raison, Leir voulut s'enquérir de l'affection de ses filles, dans l'intention de laisser son royaume à celle qui mériterait le mieux la sienne. «Sur quoi il demanda d'abord à Gonerille, l'aînée, comment bien elle l'aimait; laquelle appelant ses dieux en témoignage, protesta qu'elle l'aimait plus que sa propre vie, qui, par droit et raison, lui devait être très-chère; de laquelle réponse le père, étant bien satisfait, se tourna à la seconde, et s'informa d'elle combien elle l'aimait; laquelle répondit (confirmant ses dires avec de grands serments) qu'elle l'aimait plus que la langue ne pouvait l'exprimer, et bien loin au-dessus de toutes les autres créatures du monde.» Lorsqu'il fit la même question à Cordélia, celle-ci répondit: «Connaissant le grand amour et les soins paternels que vous avez toujours portés en mon endroit (pour laquelle raison je ne puis vous répondre autrement que je ne pense et que ma conscience me conduit), je proteste par-devant vous que je vous ai toujours aimé et continuerai, tant que je vivrai, à vous aimer comme mon père par nature; et si vous voulez mieux connaître l'amour que je vous porte, assurez-vous qu'autant vous avez en vous, autant vous méritez, autant je vous aime, et pas davantage.» Le père, mécontent de cette réponse, maria ses deux filles aînées, l'une à Henninus, duc de Cornouailles, et l'autre à Magtanus, duc d'Albanie, les faisant héritières de ses États, après sa mort, et leur en remettant dès lors la moitié entre les mains. Il ne réserva rien pour Cordélia. Mais il arriva qu'Aganippus, un des douze rois qui gouvernaient alors la Gaule, ayant entendu parler de la beauté et du mérite de cette princesse, la demanda en mariage; à quoi l'on répondit qu'elle était sans dot, tout ayant été assuré à ses deux soeurs; Aganippus insista, obtint Cordélia et l'emmena dans ses États.

Cependant les deux gendres de Leir, commençant à trouver qu'il régnait trop longtemps, s'emparèrent à main armée de ce qu'il s'était réservé, lui assignant seulement un revenu pour vivre et soutenir son rang; ce revenu fut encore graduellement diminué, et ce qui causa à Leir le plus de douleur, cela se fit avec une extrême dureté de la part de ses filles, qui semblaient penser que tout «ce qu'avait leur père était de trop, si petit que cela fût jamais; si bien qu'allant de l'une à l'autre, Leir arriva à cette misère qu'elles lui accordaient à peine un serviteur pour être à ses ordres.» Le vieux roi, désespéré, s'enfuit du pays et se réfugia dans la Gaule, où Cordélia et son mari le reçurent avec de grands honneurs; ils levèrent une armée et équipèrent une flotte pour le reconduire dans ses États, dont il promit la succession à Cordélia, qui accompagnait son père et son mari dans cette expédition. Les deux ducs ayant été tués et leurs armées défaites dans une bataille que leur livra Aganippus, Leir remonta sur le trône et mourut au bout de deux ans, quarante ans après son premier avènement. Cordélia lui succéda et régna cinq ans; mais dans l'intervalle, son mari étant mort, les fils de ses soeurs, Margan et Cunedag, se soulevèrent contre elle, la vainquirent et l'enfermèrent dans une prison, où, «comme c'était une femme d'un courage mâle,» désespérant de recouvrer sa liberté, elle prit le parti de se tuer<sup>1</sup>.

Ce récit de Hollinshed est emprunté à Geoffroi de Monmouth, qui a probablement bâti l'histoire de Leir sur une anecdote d'Ina, roi des Saxons, et sur la réponse de la plus «jeune et de la plus sage

---

<sup>1</sup> *Chroniques de Hollinshed, Hist. of England, liv. II, ch. V, t. I, p. 12.*

des filles» de ce roi, qui, dans une situation pareille à celle de Cordélia, répond de même à son père que, bien qu'elle l'aime, l'honore et révère autant que le demandent au plus haut degré la nature et le devoir filial, cependant elle pense qu'il pourra lui arriver un jour d'aimer encore plus ardemment son mari, avec qui, par les commandements de Dieu, elle ne doit faire qu'une même chair, et pour qui elle doit quitter père, mère, etc. Il ne paraît pas qu'Ina ait désapprouvé le «sage dire» de sa fille; et la suite de l'histoire de Cordélia est probablement un développement que l'imagination des chroniqueurs aura fondé sur cette première donnée. Quoiqu'il en soit, la colère et les malheurs du roi Lear avaient, avant Shakspeare, trouvé place dans plusieurs poèmes, et fait le sujet d'une pièce de théâtre et de plusieurs ballades. Dans une de ces ballades, rapportée par Johnson sous le titre de: *A lamentable song of the death of king Leir and his three daughters*, Lear, comme dans la tragédie, devient fou, et Cordélia ayant été tuée dans la bataille, que gagnent cependant les troupes du roi de France, son père meurt de douleur sur son corps, et ses soeurs sont condamnées à mort par le jugement «des lords et nobles du royaume.» Soit que la ballade ait précédé ou non la tragédie de Shakspeare, il est très-probable que l'auteur de la ballade et le poète dramatique ont puisé dans une source commune, et que ce n'est pas sans quelque autorité que Shakspeare, dans son dénouement, s'est écarté des chroniques qui donnent la victoire à Cordélia. Ce dénouement a été changé par Tatel, et Cordélia rétablie dans ses droits. La pièce est demeurée au théâtre sous cette seconde forme, à la grande satisfaction de Johnson, et, dit M. Steevens, «des dernières galeries» (*upper gallery*). Addison s'est prononcé contre ce changement.

Quant à l'épisode du comte de Gloucester, Shakspeare l'a imité de l'aventure d'un roi de Paphlagonie, racontée dans l'*Arcadia* de Sidney; seulement, dans le récit original, c'est le bâtard lui-même qui fait arracher les yeux à son père, et le réduit à une condition semblable à celle de Lear. Léonatus, le fils légitime, qui, condamné à mort, avait été forcé de chercher du service dans une armée étrangère, apprenant les malheurs de son père, abandonne tout au moment où ses services allaient lui procurer un grade élevé, pour venir, au risque de sa vie, partager et secourir la misère du vieux roi. Celui-ci, remis sur son trône par le secours de ses amis, meurt de joie en couronnant son fils Léonatus; et Plexirtus, le bâtard, par un hypocrite repentir, parvient à désarmer la colère de son frère.

Il est évident que la situation du roi Lear et celle du roi de Paphlagonie, tous deux persécutés par les enfants qu'ils ont préférés, et secourus par celui qu'ils ont rejeté, ont frappé Shakspeare comme devant entrer dans un même sujet, parce qu'elles appartenaient à une même idée. Ceux qui lui ont reproché d'avoir ainsi altéré la simplicité de son action ont prononcé d'après leur système, sans prendre la peine d'examiner celui de l'auteur qu'ils critiquaient. On pourrait leur répondre, même en parlant des règles qu'ils veulent imposer, que l'amour des deux femmes pour Edmond qui sert à amener leur punition, et l'intervention d'Edgar dans cette portion du dénouement, suffisent pour absoudre la pièce du reproche de duplicité d'action; car, pourvu que tout vienne se réunir dans un même noeud facile à saisir, la simplicité de la marche d'une action dépend beaucoup moins du nombre des intérêts et des personnages qui y concourent que du jeu naturel et clair des ressorts qui la font mouvoir. Mais, de plus, il ne faut jamais oublier que l'unité, pour Shakspeare, consiste dans une idée dominante qui, se reproduisant sous diverses formes, ramène, continue, redouble sans cesse la même impression. Ainsi comme, dans *Macbeth*, le poète montre l'homme aux prises avec les passions du crime, de même dans *le Roi Lear*, il le fait voir aux prises avec le malheur, dont l'action se modifie selon les divers caractères des individus qui le subissent. Le premier spectacle qu'il nous offre, c'est dans Cordélia, Kent, Edgar, le malheur de la vertu ou de l'innocence persécutée. Vient ensuite le malheur de ceux qui, par leur passion ou leur aveuglement, se sont rendus les instruments de l'injustice, Lear et Gloucester; et c'est sur eux que porte l'effort de la pitié. Quant aux scélérats, on ne doit point les voir souffrir; le spectacle de leur malheur serait troublé par le souvenir de leur crime: ils ne peuvent avoir de punition que par la mort.

De ces cinq personnages soumis à l'action du malheur, Cordélia, figure céleste, plane presque invisible et à demi voilée sur la composition qu'elle remplit de sa présence, bien qu'elle en soit presque toujours absente. Elle souffre, et ne se plaint ni ne se défend jamais; elle agit, mais son action ne se

montre que par les résultats; tranquille sur son propre sort, réservée et contenue dans ses sentiments les plus légitimes, elle passe et disparaît comme l'habitant d'un monde meilleur, qui a traversé notre monde sans subir le mouvement terrestre.

Kent et Edgar ont chacun une physionomie très-prononcée: le premier est, ainsi que Cordélia, victime de son devoir: le second n'intéresse d'abord que par son innocence; entré dans le malheur en même temps, pour ainsi dire, que dans la vie, également neuf à l'un et à l'autre, Edgar s'y déploie graduellement, les apprend à la fois, et découvre en lui-même, selon le besoin, les qualités dont il est doué; à mesure qu'il avance, s'augmentent et ses devoirs, et ses difficultés, et son importance: il grandit et devient un homme; mais en même temps, il apprend combien il en coûte; et il reconnaît à la fin, en le soutenant avec noblesse et courage, tout le poids du fardeau qu'il avait porté d'abord presque avec gaieté. Kent, au contraire, vieillard sage et ferme, a, dès le premier moment, tout su, tout prévu; dès qu'il entre en action, sa marche est arrêtée, son but fixé. Ce n'est point, comme Edgar, la nécessité qui le pousse, le hasard qui vient à sa rencontre; c'est sa volonté qui le détermine; rien ne la change ni ne la trouble; et le spectacle du malheur auquel il se dévoue lui arrache à peine une exclamation de douleur.

Lear et Gloucester, dans une situation analogue, en reçoivent une impression qui correspond à leurs divers caractères. Lear, impétueux, irritable, gâté par le pouvoir, par l'habitude et le besoin de l'admiration, se révolte et contre sa situation et contre sa propre conviction; il ne peut croire à ce qu'il sait; sa raison n'y résiste pas: il devient fou. Gloucester, naturellement faible, succombe à la misère, et ne résiste pas davantage à la joie: il meurt en reconnaissant Edgar. Si Cordélia vivait, Lear retrouverait encore la force de vivre; il se brise par l'effort de sa douleur.

A travers la confusion des incidents et la brutalité des moeurs, l'intérêt et le pathétique n'ont peut-être jamais été portés plus loin que dans cette tragédie. Le temps où Shakspeare a pris son action semble l'avoir affranchi de toute forme convenue; et de même qu'il ne s'est point inquiété de placer, huit cents ans avant Jésus-Christ, un roi de France, un duc d'Albanie, un duc de Cornouailles, etc., il ne s'est pas préoccupé de la nécessité de rapporter le langage et les personnages à une époque déterminée; la seule trace d'une intention qu'on puisse remarquer dans la couleur générale du style de la pièce, c'est le vague et l'incertitude des constructions grammaticales, qui semblent appartenir à une langue encore tout à fait dans l'enfance; en même temps un assez grand nombre d'expressions rapprochées du français indiquent une époque, sinon correspondante à celle où est supposé exister le roi Lear, du moins fort antérieure à celle où écrivait Shakspeare.

Le roi Lear de Shakspeare fut joué pour la première fois en 1606, au moment de Noël. La première édition est de 1608, et porte ce titre: «Véritable Chronique et Histoire de la Vie et de la Mort du Roi Lear et de ses Trois Filles, par M. William Shakspeare. Avec la Vie infortunée d'Edgar, Fils et Héritier du Comte de Gloucester, et son Déguisement sous le nom de Tom de Bedlam: – Comme elle a été jouée devant la Majesté du Roi, à White Hall, le soir de Saint-Étienne, pendant les Fêtes de Noël, par les Acteurs de Sa Majesté, jouant ordinairement au Globe, près de la Banque.»

## PERSONNAGES

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.

LE ROI DE FRANCE.

LE DUC DE BOURGOGNE.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

LE DUC D'ALBANIE.

LE COMTE DE GLOCESTER.

LE COMTE DE KENT.

EDGAR, fils de Gloucester.

EDMOND, fils bâtard de Gloucester.

CURAN, courtisan.

UN VIEILLARD, vassal de Gloucester.

UN MÉDECIN.

LE FOU du roi Lear.

OSWALD, intendant de Gonerille.

UN OFFICIER employé par Edmond.

UN GENTILHOMME attaché à Cordélia.

UN HÉRAUT.

SERVITEURS du duc de Cornouailles.

GONÈRILLE,

RÉGANE,

CORDÉLIA, filles du roi Lear.

CHEVALIERS DE LA SUITE DU ROI LEAR, OFFICIERS, MESSAGERS, SOLDATS ET  
SERVITEURS.

**La scène est dans la Grande-Bretagne**

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

#### Salle d'apparat dans le palais du roi Lear

#### *Entrent KENT, GLOCESTER, EDMOND*

KENT. – J'avais toujours cru au roi plus d'affection pour le duc d'Albanie que pour le duc de Cornouailles.

GLOCESTER. – C'est ce qui nous avait toujours paru; mais aujourd'hui, dans le partage de son royaume, rien n'indique quel est celui des deux ducs qu'il préfère: l'égalité y est si exactement observée, qu'avec toute l'attention possible on ne pourrait faire un choix entre les deux parts.

KENT. – N'est-ce pas là votre fils, milord?

GLOCESTER. – Son éducation, seigneur, a été à ma charge; et j'ai tant de fois rougi de le reconnaître, qu'à la fin je m'y suis endurci.

KENT. – Je ne saurais concevoir...

GLOCESTER. – C'est ce qu'a très-bien su faire, seigneur, la mère de ce jeune homme: aussi son ventre en a-t-il grossi, et elle s'est trouvée avoir un fils dans son berceau avant d'avoir un mari dans son lit. Maintenant entrevoyez-vous la faute?

KENT. – Je ne voudrais pas que cette faute n'eût pas été commise, puisque l'issue en a si bien tourné.

GLOCESTER. – Mais c'est que j'ai aussi, seigneur, un fils légitime qui est l'aîné de celui-ci de quelques années, et qui cependant ne m'est pas plus cher. Le petit drôle est arrivé, à la vérité, un peu insolemment dans ce monde avant qu'on l'y appelât; mais sa mère était belle; j'ai eu ma foi du plaisir à le faire, et il faut bien le reconnaître, le coquin<sup>2</sup>! – Edmond, connaissez-vous ce noble gentilhomme?

EDMOND. – Non, milord.

GLOCESTER. – C'est le lord de Kent. – Souvenez-vous-en comme d'un de mes plus honorables amis.

EDMOND. – Je prie Votre Seigneurie de me croire à son service.

KENT. – Je vous aimerai certainement et chercherai à faire avec vous plus ample connaissance.

EDMOND. – Seigneur, je mettrai mes soins à mériter votre estime.

GLOCESTER. – Il a été neuf ans hors du pays, et il faudra qu'il s'absente encore. (*Trompettes au dehors.*) – Voici le roi qui arrive.

#### **(Entrent Lear, le duc de Cornouailles, le duc d'Albanie, Gonerille, Régane, Cordélia; suite.)**

LEAR. – Gloucester, vous accompagnerez le roi de France et le duc de Bourgogne.

GLOCESTER. – Je vais m'y rendre, mon souverain.

---

<sup>2</sup> *The whoreson.*

(II sort.)

LEAR. – Nous cependant, nous allons manifester ici nos plus secrètes résolutions. Qu'on place la carte sous mes yeux. Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois parts, étant fermement résolu de soulager notre vieillesse de tout souci et affaire pour en charger de plus jeunes forces, et nous traîner vers la mort délivré de tout fardeau. – Notre fils de Cornouailles, et vous qui ne nous êtes pas moins attaché, notre fils d'Albanie, nous sommes déterminés à régler publiquement, dès cet instant, la dot de chacune de nos filles, afin de prévenir par là tous débats dans l'avenir. L'amour retient depuis longtemps dans notre cour le roi de France et le duc de Bourgogne, rivaux illustres pour l'amour de notre plus jeune fille: je vais ici répondre à leur demande. – Dites-moi, mes filles (puisque nous voulons maintenant nous dépouiller tout à la fois de l'autorité, des soins de l'État et de tout intérêt de propriété), quelle est celle de vous dont nous pourrions nous dire le plus aimé, afin que notre libéralité s'exerce avec plus d'étendue là où elle sera sollicitée par des mérites plus grands? – Vous, Gonerille, notre aînée, parlez la première.

GONÈRILLE. – Je vous aime, seigneur, de plus d'amour que n'en peuvent exprimer les paroles; plus chèrement que la vue, l'espace et la liberté; au delà de tout ce qui existe de précieux, de riche ou de rare. Je vous aime à l'égal de la vie accompagnée de bonheur, de santé, de beauté, de grandeur. Je vous aime autant qu'un enfant ait jamais aimé, qu'un père l'ait jamais été. Trouvez un amour que l'haleine ne puisse suffire, et les paroles parvenir à exprimer; eh bien! je vous aime encore davantage.

CORDÉLIA, à *part*. – Que pourra faire Cordélia? Aimer et se taire.

LEAR. – Depuis cette ligne éloignée jusqu'à celle-ci, toute cette enceinte riche d'ombrageuses forêts, de campagnes et de rivières abondantes, de champs aux vastes limites, nous t'en faisons maîtresse, qu'elle soit à jamais assurée à votre prospérité, à toi et au duc d'Albanie. – Que répond notre seconde fille, notre bien-aimée Régane, l'épouse de Cornouailles? Parle.

RÉGANE. – Je suis faite du même métal que ma soeur, et je m'estime à sa valeur. Dans la sincérité de mon coeur, je trouve qu'elle a défini précisément l'amour que je ressens: seulement elle n'a pas été assez loin; car moi, je me déclare ennemie de toutes les autres joies contenues dans le domaine des sentiments les plus précieux, et ne puis trouver de félicité que dans l'affection de Votre chère Majesté.

CORDÉLIA, à *part*. – Ah! pauvre Cordélia! Mais non, cependant, puisque je suis sûre que mon amour est plus riche que ma langue.

LEAR, à *Régane*. – Toi et les tiens vous posséderez héréditairement ce grand tiers de notre beau royaume, portion égale en étendue, en valeur, en agrément, à celle que j'ai assurée à Gonerille. – Et vous maintenant, qui pour avoir été ma dernière joie n'en fûtes pas la moins chère, vous dont les vignobles de la France et le lait de la Bourgogne sollicitent à l'envi les jeunes amours, qu'avez-vous à dire qui puisse vous attirer un troisième lot, plus riche encore que celui de vos soeurs? Parlez.

CORDÉLIA. – Rien, seigneur.

LEAR. – Rien?

CORDÉLIA. – Rien.

LEAR. – Rien ne peut venir de rien, parlez donc.

CORDÉLIA. – Malheureuse que je suis, je ne puis élever mon coeur jusque sur mes lèvres. J'aime Votre Majesté comme je le dois, ni plus ni moins.

LEAR. – Comment, comment, Cordélia? Corrigez un peu votre réponse, de peur qu'elle ne ruine votre fortune.

CORDÉLIA. – Mon bon seigneur, vous m'avez donné le jour, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée: je vous rends en retour tous les devoirs qui me sont justement imposés; je vous obéis, je vous aime et vous révère autant qu'il est possible. Mais pourquoi mes soeurs ont-elles des maris, si elles disent n'aimer au monde que vous? Il peut arriver, quand je me marierai, que l'époux dont la main

recevra ma foi emporte la moitié de ma tendresse, la moitié de mes soins et de mes devoirs. Sûrement je ne me marierai jamais comme mes soeurs, pour n'aimer au monde que mon père.

LEAR. – Mais dis-tu ceci du fond du coeur?

CORDÉLIA. – Oui, mon bon seigneur.

LEAR. – Si jeune et si peu tendre!

CORDÉLIA. – Si jeune et si vraie, mon seigneur.

LEAR. – A la bonne heure. Que ta véracité soit donc ta dot; car, par les rayons sacrés du soleil, par les mystères d'Hécate et de la Nuit, par les influences de ces globes célestes par lesquels nous existons et nous mourons, j'abjure ici tous mes sentiments paternels, tous les liens, tous les droits du sang, et je te tiens de ce moment et à jamais pour étrangère à mon coeur et à moi. Le Scythe barbare, et celui qui fait de ses enfants l'aliment dont il assouvit sa faim, seront aussi proches de mon coeur, de ma pitié et de mes secours, que toi qui as été ma fille.

KENT. – Mon bon maître...

LEAR. – Taisez-vous, Kent; ne vous mettez point entre le dragon et sa colère. Je l'ai aimée plus que personne, et je voulais confier mon repos aux soins de sa tendresse. – Sors d'ici, et ne te présente pas à ma vue. – Puissé-je trouver la paix dans le tombeau, comme je lui retire ici le coeur de son père! – Qu'on fasse venir le roi de France. – M'obéit-on? – Appelez le duc de Bourgogne. – Cornouailles, Albanie, avec la dot de mes filles acceptez encore ce tiers. Que cet orgueil qu'elle appelle franchise serve à la marier. Je vous investis en commun de ma puissance, de mon rang, et de ces vastes prérogatives qui accompagnent la majesté royale. Nous et cent chevaliers que nous nous réservons, entretenus à vos frais, nous vivrons alternativement durant un mois chez chacun de vous, retenant seulement le nom de roi et les titres qui s'y rattachent. Nous vous abandonnons, fils chéris, l'autorité, les revenus et le soin de régler *tout* le reste, et, pour le prouver, partagez entre vous cette couronne. (*Il leur donne sa couronne.*)

KENT. – Royal Lear, vous que j'ai toujours honoré comme mon roi, aimé comme mon père, suivi comme mon maître, et rappelé dans mes prières comme mon puissant patron...

LEAR. – L'arc est bandé et tiré; évite le trait.

KENT. – Qu'il tombe sur moi, dût le fer pénétrer dans la région de mon coeur! Kent peut manquer au respect quand Lear devient insensé. – Que me feras-tu, vieillard? – Penses-tu que le devoir puisse craindre de parler quand le devoir fléchit devant la flatterie? L'honneur est tenu à la franchise, quand la majesté souveraine s'abaisse à la démence. Rétracte ton arrêt; répare, par une plus mûre délibération, ta monstrueuse précipitation. Que ma vie réponde ici de mon jugement: ta plus jeune fille n'est pas celle qui t'aime le moins; ce ne sont pas des coeurs vides, ceux dont le son peu élevé ne retentit point d'un bruit creux.

LEAR. – Kent, sur ta vie, pas un mot de plus.

KENT. – Je n'ai jamais regardé ma vie que comme un pion<sup>3</sup> à hasarder contre tes ennemis; je ne crains pas de la perdre, si c'est pour te sauver.

LEAR, *en colère*. – Ote-toi de ma vue.

KENT. – Regardes-y mieux, Lear, et laisse-moi demeurer devant tes yeux comme leur fidèle point de vue<sup>4</sup>.

LEAR. – Cette fois, par Apollon!..

KENT. – Cette fois, par Apollon, ô roi, tu prends le nom de tes dieux en vain.

LEAR, *mettant la main sur son épée*. – Vassal! mécréant!

ALBANIE ET CORNOUAILLES. – Cher seigneur, arrêtez.

---

<sup>3</sup> *Pawn*, pion, allusion aux pièces de l'échiquier.

<sup>4</sup> *See better, Lear, and let me here remain the true blank of thine eye.* Il y a lieu de soupçonner ici un jeu de mots sur le mot *blank*, blanc des yeux, ou *blank*, but. Il ne pouvait être rendu dans une traduction littérale.

KENT. – Continue, tue ton médecin, et donne le salaire à ta funeste maladie. Révoque tes dons, ou, tant que mes cris pourront s'échapper de ma poitrine, je te dirai que tu fais mal.

LEAR. – Écoute-moi, faux traître, sur ton allégeance, écoute-moi: comme tu as tenté de nous faire violer notre serment, ce que nous n'avons encore jamais osé, et que les efforts de ton orgueil ont voulu se placer entre notre arrêt et notre pouvoir, ce que notre caractère ni notre rang ne nous permettent pas d'endurer, notre pouvoir ayant son plein effet, tu vas recevoir la récompense qui t'est due. Nous t'accordons cinq jours pour arranger tes affaires de manière à te mettre à couvert des détresses de ce monde; le sixième, tourne à notre royaume ton dos détesté; si, le dixième de ceux qui suivront, ton corps proscrit est trouvé dans l'étendue de notre domination, ce moment sera celui de ta mort. Va-t'en; par Jupiter! cet arrêt ne sera pas révoqué.

KENT. – Adieu, roi. Puisque c'est ainsi que tu te montres, la liberté vit loin d'ici, et l'exil est ici. (*A Cordélia.*) – Jeune fille, que les dieux te prennent sous leur puissante protection, toi qui penses juste et qui as parlé avec tant de sagesse! —(*A Régane et Gonerille.*) Vous, puissent vos actions justifier vos magnifiques discours, afin que de ces paroles d'affection puissent naître des effets salutaires! – C'est ainsi, princes, que Kent vous fait à tous ses adieux. Il va continuer son ancienne conduite dans un pays nouveau.

**(Il sort.)**

**(Rentre Gloucester, avec le roi de France, le duc de Bourgogne, et leur suite.)**

GLOCESTER. – Voici, mon noble maître, le roi de France et le duc de Bourgogne.

LEAR. – Mon seigneur de Bourgogne, c'est à vous que nous adresserons le premier la parole, vous qui vous êtes déclaré le rival du roi dans la recherche de notre fille: quel est le moins que vous me demandiez actuellement pour sa dot, si je ne veux voir cesser vos poursuites amoureuses?

LE DUC DE BOURGOGNE. – Royale Majesté, je ne demande rien de plus que ce que m'a offert Votre Grandeur, et vous ne voudrez pas m'offrir moins.

LEAR. – Très-noble duc de Bourgogne, tant qu'elle nous fut chère, nous l'avions estimée à cette valeur; mais aujourd'hui elle est déçue de son prix. – Seigneur, la voilà devant vous: si quelque chose dans cette petite personne trompeuse, ou sa personne entière avec notre déplaisir par-dessus le marché, et rien de plus, paraît suffisamment agréable à Votre Seigneurie, la voilà, elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE. – Je ne sais que répondre.

LEAR. – Telle qu'elle est avec ses défauts, sans amis, tout récemment adoptée par ma haine, dotée de ma malédiction, et tenue pour étrangère par mon serment, voulez-vous, seigneur, la prendre ou la laisser?

LE DUC DE BOURGOGNE. – Pardonnez, seigneur roi; mais un choix ne se détermine pas sur de pareilles conditions.

LEAR. – Laissez-la donc, seigneur; car, par le maître qui m'a fait, je vous ai dit toute sa fortune. —(*Au roi de France.*) Pour vous, grand roi, je ne voudrais pas abuser de votre amour au point de vous unir à ce que je hais: ainsi, je vous en conjure, tournez votre inclination vers quelque autre objet qui en soit plus digne qu'une malheureuse que la nature a presque honte d'avouer pour sienne.

LE ROI DE FRANCE. – C'est quelque chose de bien étrange, que celle qui était, il n'y a qu'un moment encore, le premier objet de votre affection, le sujet de vos louanges, le baume de votre vieillesse, ce que vous aviez de meilleur et de plus cher, ait pu, dans l'espace d'un clin d'oeil, commettre une action assez monstrueuse pour être dépouillée de tous les replis de votre faveur! Sans doute il faut que son offense blesse la nature à tel point qu'elle en devienne un monstre; ou bien l'affection que vous lui aviez témoignée devient une tache pour Votre Majesté, ce que ma raison ne saurait m'obliger de croire sans le secours d'un miracle.

CORDÉLIA, à son père. – Je supplie Votre Majesté, bien que je manque de cet art onctueux et poli de parler sans avoir dessein d'accomplir, puisque je veux exécuter mes bonnes intentions avant d'en parler, de vouloir bien déclarer que ce n'est point une tache de vice, un meurtre ou une souillure, ni une action contre la chasteté, ni une démarche déshonorante, qui m'a privée de votre faveur et de vos bonnes grâces, mais que c'est pour n'avoir pas possédé, et c'est là ma richesse, cet oeil qui sollicite toujours, et cette langue que je me félicite de ne pas avoir, quoique pour ne l'avoir pas j'aie perdu votre tendresse.

LEAR. – Il vaudrait mieux pour toi n'être jamais née que de n'avoir pas su me plaire davantage.

LE ROI DE FRANCE. – N'est-ce que cela? une lenteur naturelle qui souvent néglige de raconter l'histoire de ce qu'elle va faire? – Monseigneur de Bourgogne, que dites-vous à cette dame? L'amour n'est point l'amour dès qu'il s'y mêle des considérations étrangères à son véritable objet. La voulez-vous? elle est une dot en elle-même.

LE DUC DE BOURGOGNE, à Lear. – Royal Lear, donnez-moi seulement la part que vous aviez d'abord offerte de vous-même; et ici, à l'instant même, je prends la main de Cordélia comme duchesse de Bourgogne.

LEAR. – Rien; je l'ai juré: je suis inébranlable.

LE DUC DE BOURGOGNE, à Cordélia. – Je suis vraiment fâché que vous ayez perdu votre père à tel point qu'il vous faille aussi perdre un époux.

CORDÉLIA. – La paix soit avec le duc de Bourgogne. Puisque ces considérations de fortune faisaient tout son amour, je ne serai point sa femme.

LE ROI DE FRANCE. – Belle Cordélia, toi qui n'en es que plus riche parce que tu es pauvre, plus précieuse parce que tu es délaissée, plus aimée parce qu'on te méprise, je m'empare de toi et de tes vertus: que le droit ne m'en soit pas refusé; je prends ce qu'on rejette. – Dieux, dieux! n'est-il pas étrange que leur froid dédain ait donné à mon amour l'ardeur d'une brûlante adoration? – Roi, ta fille sans dot, et jetée au hasard de mon choix, sera reine de nous, des nôtres, et de notre belle France. Tous les ducs de l'humide Bourgogne ne rachèteraient pas de moi cette fille si précieuse et si peu appréciée. – Cordélia, fais-leur tes adieux malgré leur dureté. Tu perds ce que tu possédais ici pour retrouver mieux ailleurs.

LEAR. – Elle est à toi, roi de France; qu'elle t'appartienne; cette fille n'est pas à moi, je ne reverrai jamais son visage: ainsi, va-t'en sans notre faveur, sans notre affection, sans notre bénédiction. – Venez, noble duc de Bourgogne.

**(Fanfares. – Sortent Lear, les ducs de Bourgogne,  
de Cornouailles, d'Albanie, Gloucester et suite.)**

LE ROI DE FRANCE. – Faites vos adieux à vos soeurs.

CORDÉLIA. – Vous, les bijoux de notre père, Cordélia vous quitte les yeux baignés de larmes. Je vous connais pour ce que vous êtes, et, comme votre soeur, je n'en ai que plus de répugnance à appeler vos défauts par leurs noms. Soignez bien notre père; je le confie à vos coeurs qui ont professé tant d'amour. Mais, hélas! si j'étais encore dans ses bonnes grâces, je voudrais lui donner un meilleur asile. Adieu à toutes les deux.

RÉGANE. – Ne nous prescrivez pas notre devoir.

GONERILLE. – Étudiez-vous à contenter votre époux, qui vous a prise quand vous étiez à la charité de la fortune. Vous avez été avare de votre obéissance, et ce qui en a manqué méritait bien ce qui vous a manqué.

CORDÉLIA. – Le temps développera les replis où se cache l'artifice: la honte vient enfin insulter à ceux qui ont des fautes à cacher. Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE. – Venez, ma belle Cordélia.

**(Le roi de France et Cordélia sortent.)**

GONERILLE. – Ma soeur, je n'ai pas peu de chose à vous dire sur ce qui nous touche de si près toutes les deux. Je crois que mon père doit partir d'ici ce soir.

RÉGANE. – Rien n'est plus certain; il va chez vous: le mois prochain ce sera notre tour.

GONERILLE. – Vous voyez combien sa vieillesse est pleine d'inconstance, et nous venons d'en avoir sous les yeux une assez belle preuve. Il avait toujours aimé surtout notre soeur: la pauvreté de sa tête se montre trop visiblement dans la manière dont il vient de la chasser.

RÉGANE. – C'est la faiblesse de l'âge. Cependant il n'a jamais su que très-médiocrement ce qu'il faisait.

GONERILLE. – Dans son meilleur temps, et dans la plus grande force de son jugement, il a toujours été très-inconsidéré. Il faut donc nous attendre qu'aux défauts invétérés de son caractère naturel l'âge va joindre encore les humeurs capricieuses qu'amène avec elle l'infirme et colère vieillesse.

RÉGANE. – Il y a toute apparence que nous aurons à essayer de lui, par moments, des boutades pareilles à celle qui lui a fait bannir Kent.

GONERILLE. – Il est encore occupé à prendre congé du roi de France. Je vous en prie, concertons-nous ensemble. Si notre père, avec le caractère qu'il a, conserve quelque autorité, cet abandon qu'il vient de nous faire ne sera qu'une source d'affronts pour nous.

RÉGANE. – Nous y réfléchirons à loisir.

GONERILLE. – Il faut faire quelque chose, et dans la chaleur du moment.

**(Elles sortent.)**

## SCÈNE II

### Une salle dans le château du duc de Gloucester

#### EDMOND *tenant une lettre*

EDMOND. – Nature, tu es ma divinité; c'est à toi que je dois mon obéissance. Pourquoi subirai-je la maladie de la coutume, et permettrai-je aux ridicules arrangements des nations de me dépouiller, parce que je serai de douze ou quatorze lunes le cadet d'un frère? Mais quoi, je suis un bâtard! pourquoi en serais-je méprisable, lorsque mon corps est aussi bien proportionné, mon esprit aussi élevé, et ma figure aussi régulière que celle du fils d'une honnête dame? Pourquoi donc nous insulter de ces mots de vil, de bassesse, de bâtardise? Vils! vils! nous qui, dans le vigoureux larcin de la nature, puisons une constitution plus forte et des qualités plus énergiques qu'il n'en entre dans un lit ennuyé, fatigué et dégoûté, dans la génération d'une tribu entière d'imbéciles engendrés entre le sommeil et le réveil! Ainsi donc, légitime Edgar, il faut que j'aie vos biens: l'amour de notre père appartient au bâtard Edmond comme au légitime Edgar. Légitime! le beau mot! A la bonne heure, mon cher légitime; mais si cette lettre réussit et que mon invention prospère, le vil Edmond passera par-dessus la tête du légitime Edgar. – Je grandis, je prospère! Maintenant, dieux! rangez-vous du parti des bâtards.

#### (Entre Gloucester.)

GLOCESTER. – Kent banni de la sorte, et le roi de France parti en courroux! et le roi qui s'en va ce soir! qui délaisse son autorité!.. réduit à sa pension! et tout cela fait bruyamment! – (*Il aperçoit Edmond.*) Edmond! Eh bien! quelles nouvelles?

EDMOND, *cachant la lettre.* – Sauf le bon plaisir de Votre Seigneurie, aucune.

GLOCESTER. – Pourquoi tant d'empressement à cacher cette lettre?

EDMOND. – Je ne sais aucune nouvelle, seigneur.

GLOCESTER. – Quel est ce papier que vous lisiez?

EDMOND. – Ce n'est rien, seigneur.

GLOCESTER. – Rien? Et pourquoi donc cette terrible promptitude à le faire rentrer dans votre poche? Rien n'est pas une qualité qui ait si grand besoin de se cacher. Voyons cela; allons, si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de lunettes.

EDMOND. – Je vous en conjure, seigneur, excusez-moi; c'est une lettre de mon frère que je n'ai pas encore lue en entier; mais j'en ai lu assez pour juger qu'elle n'est pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOCESTER. – Donnez-moi cette lettre, monsieur.

EDMOND. – Je commettrai une faute, soit que je vous la refuse, soit que je vous la donne. Son contenu, autant que j'en puis juger sur ce que j'en ai lu, est blâmable.

GLOCESTER. – Voyons, voyons.

EDMOND. – J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cette lettre que pour sonder, pour éprouver ma vertu.

GLOCESTER *lit.* – «Cet assujettissement, ce respect pour la vieillesse, rendent la vie amère à ce qu'il y a de meilleur de notre temps; ils nous retiennent notre fortune jusqu'à ce que l'âge nous ôte les moyens d'en jouir. Je commence à trouver bien sotte et bien débonnaire cette soumission à

nous laisser opprimer par la tyrannie des vieillards, qui gouvernent non parce qu'ils ont la force, mais parce que nous le souffrons. Viens me trouver afin que je t'en dise davantage. Si mon père voulait dormir jusqu'à ce que je le réveillasse, tu jouirais à perpétuité de la moitié de son revenu, et tu vivrais le bien-aimé de ton frère Edgar.» – Hom, une conspiration! *Dormir jusqu'à ce que je le réveillasse... Tu jouirais de la moitié de son revenu...* – Mon fils Edgar! Il a pu trouver une main pour écrire ceci, un coeur et un cerveau pour le concevoir! – Quand avez-vous reçu cette lettre? qui vous l'a apportée?

EDMOND. – Elle ne m'a point été apportée, seigneur. Voici la ruse qu'on a employée: je l'ai trouvée jetée par la fenêtre de mon cabinet.

GLOCESTER. – Vous connaissez ces caractères pour être de votre frère?

EDMOND. – Si c'était une lettre qu'on pût approuver, seigneur, j'oserais jurer que c'est son écriture; mais pour celle-ci, je voudrais bien croire qu'elle n'est pas de lui.

GLOCESTER. – C'est son écriture!

EDMOND. – Oui, c'est sa main, seigneur; mais j'espère que son coeur n'a point de part à ce que contient cet écrit.

GLOCESTER. – Ne vous a-t-il jamais sondé sur cette affaire?

EDMOND. – Jamais, seigneur: seulement, je l'ai souvent entendu soutenir qu'il serait à propos, lorsque les enfants sont parvenus à la maturité, et que les pères commencent à pencher vers leur déclin, que le père devînt le pupille du fils, et le fils administrateur des biens du père.

GLOCESTER. – O scélérat! scélérat! voilà son système dans cette lettre. Odieux scélérat! fils dénaturé, exécration, bête brute! pire encore que les bêtes brutes! – Allez, s'il vous plaît, le chercher. Je veux m'assurer de sa personne. Le scélérat abominable! où est-il?

EDMOND. – Je ne le sais pas bien, seigneur. Mais si vous consentiez à suspendre votre indignation contre mon frère jusqu'à ce que vous pussiez tirer de lui des preuves plus certaines de ses intentions, ce serait suivre une marche plus sûre: au lieu que si, en procédant violemment contre lui, vous veniez à vous méprendre sur ses desseins, ce serait une plaie profonde à votre honneur et vous briseriez un coeur soumis. J'ose engager ma vie pour lui, et garantir qu'il n'a écrit cette lettre que dans la vue d'éprouver mon attachement pour vous, et sans aucun projet dangereux.

GLOCESTER. – Le crois-tu?

EDMOND. – Si vous le jugez à propos, je vous placerais en un lieu d'où vous pourriez nous entendre conférer ensemble sur cette lettre, et vous satisfaire par vos propres oreilles; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOCESTER. – Il ne peut pas être un pareil monstre!

EDMOND. – Il ne l'est sûrement pas.

GLOCESTER. – Pour son père qui l'aime si tendrement, si complètement! – Ciel et terre! Edmond, trouvez-le; amenez-le par ici, je vous en prie; arrangez les choses selon votre prudence. Je donnerais ma fortune pour savoir la vérité.

EDMOND. – Je vais le chercher à l'instant, seigneur. Je conduirai la chose comme je trouverai moyen de le faire, et je vous en rendrai compte.

GLOCESTER. – Ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La raison peut bien, par les lois de la sagesse naturelle, les expliquer d'une ou d'autre manière; mais la nature ne s'en trouve pas moins très-souvent victime de leurs fatales conséquences. L'amour se refroidit, l'amitié s'éteint, les frères se divisent: dans les villes, des révoltes; dans les campagnes, la discorde; dans les palais, la trahison; et le noeud qui unit le père et le fils, brisé. Mon scélérat rentre dans la prédiction: c'est le fils contre le père. Le roi s'écarte du penchant de la nature: c'est le père contre l'enfant. – Nous avons vu notre meilleur temps: les machinations, les trames obscures, les trahisons, et tous les désordres les plus funestes vont nous suivre en nous tourmentant jusqu'à nos tombeaux. – Edmond, trouve-moi ce misérable, tu n'y perdras rien; agis avec prudence. – Et le noble et fidèle Kent banni! Son crime, c'est la probité! Étrange! étrange!

(Il sort.)

EDMOND *seul*. – Voilà bien la singulière impertinence du monde! Notre fortune se trouve-t-elle malade, souvent par une plénitude de mauvaise conduite, nous accusons de nos désastres le soleil, la lune et les étoiles, comme si nous étions infâmes par nécessité, imbéciles par une impérieuse volonté du ciel; fripons, voleurs et traîtres, par l'action invincible des sphères; ivrognes, menteurs et adultères, par une obéissance forcée aux influences des planètes; et que nous ne fissions jamais le mal que par la violence d'une impulsion divine. Admirable excuse du libertin, que de mettre ses penchants lascifs à la charge d'une étoile! – Mon père s'arrangea avec ma mère sous la queue du dragon, et ma naissance se trouva dominée par l'*Ursa major*, d'où il s'ensuit que je suis brutal et débauché. Bah! j'aurais été ce que je suis quand la plus vierge des étoiles du firmament aurait scintillé sur le moment qui a fait de moi un bâtard. (*Entre Edgar.*) – Edgar! il arrive à point comme la catastrophe d'une vieille comédie. Mon rôle à moi, c'est une mélancolie perfide, et un soupir comme ceux de Tom de Bedlam. – Oh! ces éclipses nous présageaient ces divisions: *fa, sol, la, mi*<sup>5</sup>.

EDGAR. – Qu'est-ce que c'est, mon frère Edmond? nous voilà dans une sérieuse contemplation.

EDMOND. – Je rêvais, mon frère, à une prédiction que j'ai lue l'autre jour sur ce qui doit suivre ces éclipses.

EDGAR. – Est-ce que vous vous inquiétez de cela?

EDMOND. – Je vous assure que les effets dont elle parle ne s'accomplissent que trop malheureusement. – Des querelles dénaturées entre les enfants et les parents, des morts, des famines, des ruptures d'anciennes amitiés, des divisions dans l'État, des menaces et des malédictions contre le roi et les nobles, des méfiances sans fondement, des amis exilés, des cohortes dispersées, des mariages rompus, et je ne sais quoi encore.

EDGAR. – Depuis quand êtes-vous devenu sectateur de l'astronomie?

EDMOND. – Allons, allons; quand avez-vous vu mon père pour la dernière fois?

EDGAR. – Eh bien! hier au soir.

EDMOND. – Avez-vous causé avec lui?

EDGAR. – Oui, deux heures entières.

EDMOND. – Vous êtes-vous quittés en bonne intelligence? N'avez-vous remarqué dans ses paroles ou dans son air aucun signe de mécontentement?

EDGAR. – Aucun.

EDMOND. – Réfléchissez, en quoi vous avez pu l'offenser, et, je vous en conjure, évitez sa présence jusqu'à ce qu'un peu de temps ait modéré la violence de son ressentiment, si furieux en ce moment, qu'en vous faisant du mal il serait à peine apaisé.

EDGAR. – Quelque misérable m'aura calomnié.

EDMOND. – C'est ce que je crains. Je vous en prie, tenez-vous à l'écart jusqu'à ce que la fougue de sa colère soit un peu ralentie; et, comme je vous le dis, retirez-vous avec moi dans mon appartement: là, je vous mettrai à portée d'entendre les discours de mon père. Allez, je vous en prie, voilà ma clef; et si vous sortez, sortez armé.

EDGAR. – Armé, mon frère!

EDMOND. – Mon frère, ce que je vous dis est pour le mieux: allez armé. Que je ne sois pas un honnête homme si l'on a de bonnes intentions à votre égard. Je vous dis ce que j'ai vu et entendu, mais bien faiblement, et rien qui approche de la réalité et de l'horreur de la chose. De grâce, éloignez-vous.

EDGAR. – Aurai-je bientôt de vos nouvelles?

---

<sup>5</sup> Il paraîtrait qu'on accordait aux dissonances en musique une sorte d'influence magique, ou au moins mystérieuse. Les moines qui, dans le moyen âge, ont écrit sur la musique, ont dit: *Mi contra fa est diabolicus*.

EDMOND. – Je vais m'employer pour vous dans tout ceci. (*Edgar sort.*) – Un père crédule, un frère généreux dont le naturel est si loin de toute malice qu'il n'en soupçonne aucune dans autrui, et dont mes artifices gouverneront à l'aise la sotte honnêteté: voilà l'affaire. Le bien me viendra sinon par ma naissance, du moins par mon esprit. Tout m'est bon, si je puis le faire servir à mes vues.

**(Il sort.)**

## SCÈNE III

### Appartement dans le palais du duc d'Albanie

#### GONERILLE, OSWALD

GONERILLE. – Est-il vrai que mon père ait frappé mon écuyer parce qu'il réprimandait son fou?

OSWALD. – Oui, madame.

GONERILLE. – Par le jour et la nuit! c'est m'insulter. A chaque instant, il s'emporte de façon ou d'autre à quelque énorme sottise qui nous met tous en désarroi: je ne l'endurerai pas. Ses chevaliers deviennent tapageurs, et lui-même il se fâche contre nous pour la moindre chose. – Il va revenir de la chasse; je ne veux pas lui parler. Vous lui direz que je suis malade, et vous ferez bien de vous ralentir dans votre service auprès de lui: j'en prends sur moi la faute.

OSWALD. – Le voilà qui vient, madame; je l'entends.

#### (On entend le son des cors.)

GONERILLE. – Mettez dans votre service tout autant d'indifférence et de lassitude qu'il vous plaira, vous et vos camarades. Je voudrais qu'il s'en plaignît. S'il le trouve mauvais, qu'il aille chez ma soeur, son intention, je le sais, et la mienne, s'accordant parfaitement en ce point que nous ne voulons pas être maîtrisées. Un vieillard inutile qui voudrait encore exercer tous ces pouvoirs qu'il a abandonnés! – Sur ma vie, ces vieux radoteurs redeviennent des enfants, et il faut les mener par la rigueur: quand ils se voient caressés ils en abusent<sup>6</sup>. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

OSWALD. – Très-bien, madame.

GONERILLE. – Et traitez ses chevaliers avec plus de froideur: ne vous inquiétez pas de ce qui pourra en arriver. Prévenez vos camarades d'en agir de même. Je voudrais trouver en ceci, et j'en viendrai bien à bout, une occasion de m'expliquer. Je vais tout à l'heure écrire à ma soeur, et lui recommander la même conduite. – Qu'on serve le dîner.

#### (Ils sortent.)

---

<sup>6</sup> *As flatteries—when they are seen abused.* Les commentateurs n'ont pu s'accorder sur ce passage, et aucun ne paraît l'avoir entendu dans son vrai sens, que je crois être mot à mot celui-ci: *puisque les flatteries ou les caresses, quand ils les voient ils en abusent.* Cette version serait incontestable s'il y avait un second tiret entre *seen* et *abused*: —*when they are seen*— se trouverait ainsi entre deux tirets formant parenthèse; mais le mot *are*, qui s'applique en même temps à *seen* et à *abused*, n'aura probablement pas permis d'isoler ainsi cette partie de la phrase où il se trouve contenu. Le vague des constructions et des expressions dans le *Roi Lear* oblige souvent de décider sur le sens d'après les vraisemblances morales, plutôt que d'après aucune règle ou même aucune habitude grammaticale.

## SCÈNE IV

### Une salle du palais

#### *Entre KENT déguisé*

KENT. – Si je puis seulement réussir à emprunter des accents qui déguisent ma voix, il se peut faire que les bonnes intentions qui m'ont engagé à déguiser mes traits obtiennent leur plein effet. Maintenant, Kent le banni, si tu peux te rendre utile dans ces lieux où tu vis condamné, (et puisse-t-il en être ainsi!) ton maître chéri te retrouvera plein de zèle.

#### **(Cours de chasse. Lear paraît avec ses chevaliers et sa suite.)**

LEAR. – Qu'on ne me fasse pas attendre le dîner une seule minute: allez, servez-le. (*Sort un domestique.*) – Ah! ah! qui es-tu, toi?

KENT. – Un homme, seigneur.

LEAR. – Qu'est-ce que tu sais faire? Que veux-tu de nous?

KENT. – Je sais n'être pas au-dessous de ce que je parais; servir fidèlement celui qui aura confiance en moi; aimer celui qui est honnête; converser avec celui qui est sage et qui parle peu; redouter les jugements; me battre quand je ne peux pas faire autrement; et ne pas manger de poisson<sup>7</sup>.

LEAR. – Qui es-tu?

KENT. – Un très-honnête garçon, aussi pauvre que le roi.

LEAR. – Si tu es aussi pauvre pour un sujet qu'il l'est pour un roi, tu es assez pauvre. Que veux-tu?

KENT. – Du service.

LEAR. – Qui voudrais-tu servir?

KENT. – Vous.

LEAR. – Me connais-tu, maraud?

KENT. – Non, seigneur; mais vous avez dans votre physionomie quelque chose qui fait que j'aimerais à vous dire: *Mon maître*.

LEAR. – Qu'est-ce que c'est?

KENT. – De l'autorité.

LEAR. – De quel service es-tu capable?

KENT. – Je puis garder d'honnêtes secrets; courir à cheval, à pied; gâter une histoire intéressante en la racontant, et rendre platement un simple message. Je suis propre à tout ce que peut faire le commun des hommes. Ce que j'ai de mieux, c'est l'activité.

LEAR. – Quel âge as-tu?

KENT. – Je ne suis pas assez jeune, seigneur, pour m'amouracher d'une femme à l'entendre chanter, ni assez vieux pour en raffoler n'importe pour quelle raison. J'ai sur les épaules quelque quarante-huit ans.

---

<sup>7</sup> *And to eat no fish.* Manger du poisson était en Angleterre, du temps d'Élisabeth, un signe de catholicisme, et par conséquent réprouvé par l'opinion. La phrase populaire pour désigner un vrai patriote était: *C'est un honnête homme, il ne mange pas de poisson.* Il fallut, pour soutenir les pêcheries, qu'un acte du parlement ordonnât pendant quelques mois l'usage du poisson: cela s'appela le *carême de Cécil* (*Cecil's fast*). Dans *l'Énéide travestie*, la sibylle dit à Caron, pour l'engager à passer Énée, qu'il est *Point Mazarin*, fort honnête homme.

LEAR. – Suis-moi, tu vas me servir: si après le dîner tu ne me déplaïs pas plus qu'à présent, je ne te congédierai pas de sitôt. – Le dîner, holà! le dîner. – Où est mon petit drôle, mon fou? Allez me chercher mon fou. (*Entre Oswald.*) – Eh! vous, l'ami, où est ma fille?

OSWALD. – Avec votre permission...

**(Il sort.)**

LEAR. – Qu'est-ce qu'il a dit là? Rappelez-moi ce manant. – Où est mon fou? Holà! je crois que tout dort ici. – Eh bien! où est-il donc ce métis?

UN CHEVALIER. – Il dit, seigneur, que votre fille ne se porte pas bien.

LEAR. – Pourquoi ce gremlin-là n'est-il pas revenu sur ses pas quand je l'ai appelé?

LE CHEVALIER. – Seigneur, il m'a déclaré tout bonnement qu'il ne le voulait pas.

LEAR. – Qu'il ne le voulait pas!

LE CHEVALIER. – Seigneur, je ne sais pas quelle en est la raison; mais, à mon avis, Votre Grandeur n'est pas accueillie avec cette affection respectueuse qu'on avait coutume de vous montrer. J'aperçois une grande diminution de bienveillance chez tous les gens de la maison, aussi bien que chez le duc lui-même et chez votre fille.

LEAR. – Vraiment! le penses-tu?

LE CHEVALIER. – Je vous prie de me pardonner, seigneur, si je me suis trompé; mais mon devoir ne peut se taire quand je crois Votre Majesté offensée.

LEAR. – Tu ne fais que me rappeler mes propres idées. Je me suis bien aperçu depuis peu de beaucoup de négligence; mais j'étais disposé plutôt à m'accuser moi-même d'une exigence trop soupçonneuse, qu'à y voir une conduite et une intention désobligeantes. J'y regarderai de plus près. – Mais où est mon fou? Je ne l'ai pas vu depuis deux jours.

LE CHEVALIER. – Depuis que ma jeune maîtresse est partie pour la France, seigneur, votre fou a bien dé péri.

LEAR. – En voilà assez là-dessus. Je l'ai bien remarqué. Allez, et dites à ma fille que je veux lui parler. (*Sort un chevalier.*) – Vous, allez me chercher mon fou. (*Sort un chevalier; rentre Oswald.*) – Eh! vous, l'ami! l'ami! approchez. Qui suis-je, s'il vous plaît?

OSWALD. – Le père de ma maîtresse.

LEAR. – Le père de ma maîtresse! et vous le valet de votre maître. Chien de bâtard! esclave! mâtin!

OSWALD. – Je ne suis rien de tout cela: je vous demande pardon, seigneur.

LEAR. – Je crois que tu t'avisés de me regarder en face, insolent!

**(Il le frappe.)**

OSWALD. – Je ne veux pas être battu, seigneur.

KENT. – Ni donner du nez en terre non plus, mauvais joueur de ballon<sup>8</sup>.

**(Il le prend par les jambes et le renverse.)**

LEAR. – Je te remercie, ami; tu me rends service, et je t'aimerai.

KENT. – Allons, relevez-vous, mon maître, et dehors. Je vous apprendrai votre place. Hors d'ici! hors d'ici! Si vous voulez prendre encore la mesure d'un lourdaud, restez ici. Mais, dehors! allons, y pensez-vous? Dehors!

---

<sup>8</sup> Base foot-ball player. Allusion aux mauvais joueurs de ballon, à qui le pied manque en courant.

**(Il pousse Oswald dehors.)**

LEAR. – Tu es un garçon dévoué; je te remercie. Voilà les arrhes de ton service.

**(Il lui donne de l'argent.)**

**(Entre le fou.)**

LE FOU, à *Lear*. – Laisse-moi le prendre aussi à mes gages. – Tiens, voici ma cape<sup>9</sup>.

**(Il donne à Kent son bonnet.)**

LEAR. – Eh bien! pauvre petit, comment vas-tu?

LE FOU, à *Kent*. – Tu ferais bien de prendre ma cape.

KENT. – Pourquoi, fou?

LE FOU. – Pourquoi? parce que tu prends le parti de celui qui est dans la disgrâce. Vraiment, si tu ne sais pas sourire du côté où le vent souffle, tu auras bientôt pris froid. Allons, mets ma cape. – Eh! oui, cet homme a éloigné de lui deux de ses filles, et a rendu la troisième heureuse bien malgré lui. Si tu t'attaches à lui, il faut de toute nécessité que tu portes ma cape. —(*A Lear*.) Ma foi, noncle<sup>10</sup>, je voudrais avoir deux capes et deux filles.

LEAR. – Pourquoi, mon garçon?

LE FOU. – Si je leur donnais tout mon bien, je garderais pour moi mes deux capes. Mais tiens, voilà la mienne; demandes-en une autre à tes filles.

LEAR. – Prends garde au fouet, petit drôle.

LE FOU. – La vérité est le dogue qui doit se tenir au chenil, et qu'on chasse à coups de fouet; pendant que *Lady*, la chienne braque, peut venir nous empester au coin du feu.

LEAR. – C'est une peste pour moi que ce coquin-là.

LE FOU. – Mon cher, je veux t'enseigner une sentence.

LEAR. – Voyons.

LE FOU. – Écoute bien, noncle.

Aie plus que tu ne montres;  
Parle moins que tu ne sais;  
Prête moins que tu n'as;  
Va plus à cheval qu'à pied;  
Apprends plus de choses que tu n'en crois;  
Parie pour un point plus bas que celui qui te vient;  
Quitte ton verre et ta maîtresse,  
Et tiens-toi coi dans ta maison;  
Et tu auras alors  
Plus de deux dizaines à la vingtaine.

LEAR. – Cela ne signifie rien, fou.

---

<sup>9</sup> *Coxcomb*, nom du bonnet que portaient les fous, parce qu'il était surmonté d'une crête de coq, *cock's comb*.

<sup>10</sup> *Nuncle*, par contraction pour *mine uncle*, oncle à moi.

LE FOU. – C'est, en ce cas, comme la harangue d'un avocat sans salaire: vous ne m'avez rien donné pour cela. Est-ce que vous ne savez pas tirer parti de rien, noncle?

LEAR. – Non, en vérité, mon enfant; on ne peut rien faire de rien.

LE FOU, à *Kent*. – Je t'en prie, dis-lui que c'est à cela que se monte le revenu de ses terres; il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR. – Tu es un fou bien mordant.

LE FOU. – Sais-tu, mon garçon, la différence qu'il y a entre un fou mordant et un fou débonnaire?

LEAR. – Non, petit; apprends-le moi.

LE FOU.

Ce lord qui t'a conseillé  
De te dépouiller de tes domaines,  
Viens, place-le ici près de moi;  
Ou bien toi, prends sa place.  
Le fou débonnaire et le fou mordant  
Seront aussitôt en présence:  
L'un ici en habit bigarré,  
Et on trouvera l'autre là.

LEAR. – Est-ce que tu m'appelles fou, petit?

LE FOU. – Tu as cédé tous les autres titres que tu avais apportés en naissant.

KENT. – Ceci n'est pas tout à fait de la folie, seigneur.

LE FOU. – Non, en vérité; les lords et les grands personnages ne veulent rien me concéder. Si j'avais un monopole, il leur en faudrait leur part, et aux dames aussi: elles ne me laisseront pas les sottises à moi tout seul, elles en tireront leur lopin. – Donne-moi un oeuf, noncle, et je te donnerai deux couronnes.

LEAR. – Qu'est-ce que ce sera que ces deux couronnes?

LE FOU. – Voilà, quand j'aurai coupé l'oeuf par le milieu et mangé tout ce qui est dedans, je te donnerai les deux couronnes de l'oeuf<sup>11</sup>. Lorsque tu as fendu ta couronne par le milieu, et que tu as donné à droite et à gauche les deux moitiés, tu as porté ton âne sur ton dos, au milieu de la fange. Tu n'avais guère de cervelle dans la *couronne* chauve de ton crâne, lorsque tu as laissé aller ta couronne d'or. Si je parle ici comme un fou que je suis, que le premier qui le trouvera soit fouetté.

---

<sup>11</sup> Les extrémités de la coquille de l'oeuf se nomment, en anglais, *the crowns of the egg*, les couronnes de l'oeuf.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.